

Anna de Noailles

*Anthologie poétique
et romanesque*



Les Classiques de Poche



ANNA DE NOAILLES

*Anthologie poétique
et romanesque*

« Je n'étais pas faite pour être morte... »

ÉDITION DE FRANÇOIS RAVIEZ

LE LIVRE DE POCHE
Classiques

Avertissement de l'éditeur

Les numéros de pages apparaissant dans les renvois internes correspondent à ceux de l'édition papier. Dans cette édition numérique, des liens sont installés permettant d'accéder aux passages concernés, mais selon la taille de caractères sélectionnée, le numéro de page peut-être différent de celui de l'édition papier.

INTRODUCTION

Anna de Noailles ou le miracle de la pensée chantante

« Ne plus jamais vous voir, ô Lumière des cieux, Hélas ! Je n'étais pas faite pour être morte¹... »

L'alexandrin est une passion française. Galant, tragique, lyrique, didactique, métaphysique, le vers de douze syllabes est un monument national sonore. Associé à l'octosyllabe et au décasyllabe, plus familier ou plus retors, l'alexandrin s'adapte à toute humeur, à toute situation. Faire des vers, c'est d'abord dompter l'hémistiche, faire s'embrasser ou se croiser les rimes, leur donner, si elles restent plates, du panache, bref faire danser et chanter la langue. Nœud de contraintes et d'interdits, l'alexandrin prétend au naturel. Celui qui en fabrique, comme celui qui en lit, change de dimension verbale. La parole, par le vers, devient territoire d'échos : le monde s'y dépouille de sa torpeur, s'y réveille et s'y révèle. Sacrée depuis l'origine, la poésie n'est pas métamorphose du prosaïque en objet prosodique, mais retour initiatique à l'émerveillement.

Lire des vers, qui fut pendant des siècles une jouissance nourricière pour les meilleurs esprits, est devenu de nos jours une activité scolaire et l'apanage de rares amateurs. Englué dans l'actualité, le lecteur d'aujourd'hui a oublié, s'il en connut le nom, Anna de Brancovan, comtesse de Noailles, née le 15 novembre 1876, morte le 30 avril 1933.

L'histoire littéraire est injuste ; elle a ses favoris, mais aussi ses humeurs. S'il n'est pas impossible d'analyser le mouvement perpétuel de la nébuleuse des goûts, l'oubli reste irrationnel. Un texte ici, un autre là : il est des œuvres qui vivotent et, ce qui est pire que de sombrer dans le néant, se réduisent à un ou deux extraits répétés à satiété. Il fut un temps, cependant, où les recueils de poèmes se vendaient par milliers d'exemplaires, un temps où l'on aimait à déclamer des vers, un temps où, sans même les apprendre, on les retenait par cœur, c'est-à-dire avec le cœur. Il y a un siècle, Anna de Noailles était une vedette. Figure mondaine, elle alimenta la chronique, fut l'amie et la correspondante des plus grands, reçut la Légion d'honneur. Elle fut, en un mot, un personnage, mais ce que retient cette anthologie de son passage sur la terre, ce sont huit volumes de vers, trois romans, un recueil de nouvelles, un autre de proses poétiques – une œuvre, enfin.

*

La future comtesse de Noailles est la fille du prince Grégoire de Brancovan, né en 1827 et mort brutalement le 15 octobre 1886, et de Ralouka (ou Rachel²) Musurus, née en 1847 à Constantinople, qui survivra à son époux jusqu'en 1923. Le père porte un grand nom de la noblesse roumaine ; il n'est pas Brancovan en ligne directe, étant fils d'un Bibesco et d'une Mavrocordato, elle-même nièce du dernier des Brancovan, qui l'avait adoptée faute d'héritier. Anna peut ainsi se réclamer de

trois grands noms de l'aristocratie roumaine, avant, par son mariage, de porter l'un des plus anciens de la noblesse française. Rachel, sa mère, appartient à une lignée de diplomates et de lettrés ; elle est fille de Musurus Pacha, descendant d'un érudit grec du XVI^e siècle et haut personnage de la Sublime Porte, dont il était le représentant à Londres, où Rachel passa une grande partie de sa jeunesse.

Le mariage, célébré le 28 mai 1874, unit la rudesse et la finesse, une moustache et un piano, car la jeune épouse est aussi virtuose. La cérémonie a lieu à Londres, et le couple s'installe à Paris, que l'on quitte à la belle saison pour le chalet Bassaraba, à Amphion, non loin d'Évian, sur le lac Léman. Trois enfants naîtront de cette union : Constantin, né le 1^{er} octobre 1875, Anna, un an plus tard, puis Hélène, née le 30 juin 1878. « Ma mémoire, écrit la comtesse de Noailles, s'éveille dans un opaque hôtel de l'avenue Hoche, spacieux et haut, serpenté par des escaliers recouverts de laine rouge, que surchargeaient et fleurissaient les roses, les verts, les bleus fanés des tapis d'Orient. Le salon le plus important de l'hôtel était habillé de peluche couleur de turquoise, meublé de canapés et de sièges dorés, et deux larges pianos y étalaient, côte à côte, le désert laqué de leurs reflets de palissandre, sous un haut palmier languissant³. » Une photographie de la mère et de ses enfants montre une petite fille aux lèvres serrées, au regard lointain.

Nul besoin, pour nourrir une œuvre, d'avoir couru l'univers : un lieu aimé suffit. Le chalet d'Amphion, son jardin, le lac, les montagnes, le ciel... Les sensations des jeunes années revivront en cent poèmes. La nature est, pour Anna, un lieu de révélation et d'exaltation. La vie au bord du Léman est de plus riche intensité que dans l'hôtel particulier, où les leçons des maîtresses rythment la journée. À Amphion, en 1885, on reçoit Frédéric Mistral, puis le prince de Galles, futur Édouard VII. Ce sont là de grands moments, mais les événements véritables se passent dans l'herbe ou les nuages. L'errance d'une abeille, l'odeur mentholée de la pluie, un rayon de soleil qui traverse le volet, voilà de quoi nourrir la sensibilité. Dans le vert paradis d'Amphion, l'enfant observe, absorbe, engrange.

La mort du père met un terme aux années d'insouciance. Rachel, un jour d'octobre 1886, laisse son fils et ses deux filles aux soins des domestiques pour regagner la capitale. Ils la rejoindront bientôt, mais ne comprendront pas tout de suite que le malheur est entré dans le salon turquoise. En quête de réconfort, les Brancovan entament un périple qui les mènera, en 1887, à Bucarest puis à Constantinople. Anna tombe malade, on craint le pire ; cependant, avec l'énergie tenace du jeune âge, elle surmonte fièvres et douleurs. Les impressions bigarrées de l'Orient et la mélancolie d'une longue convalescence se croiseront dans son œuvre, où l'exotique et le morbide cohabitent comme chez Loti.

De retour à Paris, la vie reprend. En 1889, on visite l'Exposition Universelle. En 1891, Hélène souffre d'une grave pleurésie, et la famille s'en va chercher à Monte-Carlo, puis à Cannes l'année suivante, la suavité d'un soleil guérisseur. Anna devient une belle et frêle jeune fille qui tient un journal intime et s'essaie à la poésie. Une existence de luxe n'écarte pas la tristesse, mais la tristesse n'interdit pas la vie mondaine, les premiers bals, l'amitié du jeune Proust⁴ et de son mentor Montesquiou, dandy aux poèmes déliquescents. Anna restera très liée avec Proust, échangera avec lui une somptueuse correspondance et, comme lui, finira recluse dans sa chambre. Tous deux, redoutables d'esprit et prompts au dithyrambe, communieront jusqu'au bout dans un enthousiasme un peu factice. Des années 1895-1896 datent les premiers poèmes du futur *Cœur innombrable*, d'un lyrisme extatique qui n'effraie pas Mathieu de Noailles. Anna de Brancovan

l'épouse le 18 août 1897.

D'une famille illustre par ses militaires et ses hommes d'État, le comte de Noailles est un homme peu expansif, que les élans poétiques n'émeuvent que modérément. Avec les années, il saura devenir un compagnon de route agréable, qui aura le bon goût de laisser le devant de la scène à sa volubile épouse. Celle-ci lui sera infidèle au moins de cœur, sans cesser de vivre en bonne entente avec un mari un peu froid, mais présent, tolérant sans être aveugle, et plus curieux de politique que de littérature. Le couple aura un fils, Anne-Jules, né le 18 septembre 1900, qui épousera en 1925 Hélène de Wendel, héritière du maître de forges Guy de Wendel.

Anna de Noailles n'a que vingt-trois ans quand paraissent dans *La Revue de Paris* les « Litanies », qui lui valent aussitôt des louanges. La jeune comtesse en savoure d'autres dans les réceptions et dîners d'une vie sociale bien remplie, où la pyrotechnie de sa conversation, ou plutôt de son monologue, étourdit les invités. Sa présence dans un salon, lors d'une manifestation artistique ou mondaine, où elle arrive toujours en retard, deviendra vite un événement. Caracolant d'un sujet à un autre, trouvant pour chacun le mot juste, c'est-à-dire le moins attendu, piquante, étourdissante, la jeune femme a le pouvoir de monopoliser l'attention. Elle charme infiniment, et, si elle fatigue un peu son auditoire, c'est avec un tel talent qu'elle devient bientôt l'une des reines de la vie parisienne. Elle a sa cour et ses admirateurs, mais son succès, son ascendance, son mariage et sa fortune n'empêchent nullement la mélancolie. Mme de Noailles fut toute sa vie fatiguée, alla de cure de repos en villégiature de santé et souffrit jusqu'à la fin d'insomnies, de migraines et des maux que dictent les nerfs à un organisme sans cesse à la frontière de la maladie. Cette grande lyrique était une angoissée. Elle était obsédée par la mort et, de toutes ses forces, la refusait : affrontement sans illusions, mais qui lui fit chanter le monde comme pour le convaincre de la garder. Elle ressentit, elle aima plus que quiconque, mais plus que quiconque aussi elle éprouva l'horreur de n'être plus. Toute sa poésie est conjuration de sa disparition et transmission de sa passion d'être aux générations futures.

C'est en mai 1899 que la comtesse Mathieu de Noailles rencontre pour la première fois Maurice Barrès. Anna est dreyfusarde, ce qui est rare dans son milieu et ne favorise pas une relation d'intimité avec celui qui deviendra quelques années plus tard le grand amour de sa vie. Elle aura dans l'intervalle entretenu une amitié aux frontières évolutives avec Léon Daudet. Barrès est d'une autre stature, et certaines lettres qu'Anna lui enverra sont dignes de la *Religieuse portugaise*. Tous deux sont mariés et le resteront. Les couples Noailles et Barrès voyagent ensemble, visitent les Charmettes en 1903, Venise en 1904.

Le début du siècle est pour Anna une période de grande fécondité : au *Cœur innombrable* (1901) succède *L'Ombre des jours* en 1902, avant le lourd volume des *Éblouissements* (1907). Entre ces deux derniers recueils, la poétesse a publié trois romans : *La Nouvelle Espérance* en 1903, *Le Visage émerveillé* en 1904 et *La Domination* en 1905. Elle s'y révèle aussi fine prosatrice que peintre désabusée des amours humaines. Les morceaux de bravoure y abondent, et la pression autobiographique se ressent dans les scènes sentimentales. Ses romans lui donnent une aura supplémentaire et attirent dans son sillage le neveu de Barrès, Charles Demange, qui va s'éprendre éperdument d'elle, et en mourir.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les voyages succèdent aux voyages : l'Italie, la Sicile, l'Allemagne et surtout l'Alsace, qui inspire à la visiteuse le projet, resté sans suite, d'un grand livre patriotique. Une vie mondaine intense alterne avec des périodes d'épuisement. Après la rupture avec Barrès, qui se dérobe à partir de 1907, la comtesse goûte la compagnie des jeunes hommes : le

docteur Bucher, les intellectuels Henri Franck et Henri Gans. C'est alors que Demange, exclusif, désespéré, se suicide à Épinal le 21 août 1909, en laissant une lettre pour Anna. A-t-elle trop joué avec sa passion ? « Il se serait tué, écrit l'abbé Mugnier qui se fait l'écho des bruits, pour avoir aimé sans succès Mme de Noailles⁵. » Celle-ci, bouleversée par cette tragédie, n'en continue pas moins à brûler d'un amour sans doute plus cérébral que physique pour Henri Franck. En 1910, le jeune Mauriac, comme tant d'autres, tombe sous le charme. Après avoir lu *Les Vivants et les Morts*, paru en 1913, il lui écrit : « Autrefois, quand la pensée d'un mort me possédait, je ne pouvais boire à d'autre source qu'à celle des *Contemplations* lorsque Hugo pleure sa fille. Une autre m'escortera désormais dans la cité pierreuse du silence – une autre a trouvé des mots qui ne fussent pas indignes de notre désespoir⁶. » Henri Franck était mort de tuberculose en 1912 : « Les Tombeaux » des *Vivants* sont pleins de sa présence. Comme s'il fallait qu'un ami en remplaçât un autre, Jean Cocteau était apparu l'année précédente dans la vie de la comtesse, qui se lie avec Edmond Rostand en 1913 avant de devenir intime avec son fils Jean, le futur biologiste.

La guerre éclate. On fuit à Bordeaux. Fin 1914, Anna est de retour à Paris. Que faire, sinon des poèmes ? Ceux qu'elle consacre au grand carnage ont une tenue métaphysique qui contraste avec le lyrisme bravache de l'époque. En 1916, elle revoit Barrès, et ces deux âmes jumelles reprennent leurs échanges. Les deuils ne l'ont pas rendue muette : Mauriac évoque en 1919 le « vacarme de son monologue⁷ ». Le 4 juin 1920, année des *Forces éternelles*, Anna de Noailles est élue à l'Académie royale de Belgique de langue et de littérature françaises. Le 23 septembre, elle devient chevalier de la Légion d'honneur. En juillet 1921, enfin, elle reçoit le grand prix de littérature de l'Académie française. Cette reconnaissance officielle est loin de déplaire à la comtesse, qui, la même année, s'enflamme pour le séduisant Maurice Chevalier.

Il est des êtres que leur propre vie dévore. Rien n'est plus contraire à Mme de Noailles que la mesure. Les belles années s'éloignent, et les deuils succèdent aux deuils, usant un peu plus un corps désormais déclinant, mais tout entier tendu vers l'écriture : Proust meurt en 1922, Henri Gans en 1923, d'un accident de chasse, et, la même année, Barrès, sans oublier Rachel de Brancovan, qui s'éteint le 26 septembre. Anna publie, publie encore : *Les Innocentes ou la Sagesse des femmes* en 1923, récits d'une prose élégante et profonde, puis *Poème de l'amour* en 1924. À l'automne 1926, elle découvre l'art du pastel et s'y consacre avec ardeur : elle se plaît à représenter des fleurs et à faire les portraits de ses amis et connaissances. Une exposition de ses œuvres, organisée en juin 1927, connaîtra le plus grand succès.

La même année voit paraître le stoïque *Honneur de souffrir*, ainsi dédié : « À mes Amis qui m'ont quittée, que je ne quitte point. » La poétesse ne sort quasiment plus de sa chambre encombrée de livres et de fioles, au 40, rue Scheffer. Les dernières photographies montrent une femme menue, aux yeux lourdement cernés. En 1931, la voici commandeur de la Légion d'honneur, un an après *Exactitudes*. Elle publie *Le Livre de ma vie*, mais migraines, acouphènes et insomnies ne lui laissent plus de répit. Aucune maladie n'est diagnostiquée, et pourtant son état s'aggrave. Elle doit dicter ses derniers poèmes, car elle n'a plus la force d'écrire. Le 15 avril 1933, l'abbé Mugnier lui donne l'absolution. Le 30 avril, en début d'après-midi, elle n'est plus.

Ce furent, à la Madeleine, des obsèques à la mesure de sa gloire, puis elle fut inhumée au Père-Lachaise, dans la chapelle funéraire des Bibesco, où elle dort et rêve désormais.

On peut distinguer, dans l'œuvre poétique d'Anna de Noailles, deux groupes de recueils. Dans le premier, qui comprend, de 1901 à 1920, *Le Cœur innombrable*, *L'Ombre des jours*, *Les Éblouissements*, *Les Vivants et les Morts* et *Les Forces éternelles*, les textes sont regroupés par thèmes. Le second groupe se réduit à un diptyque, *Poème de l'amour* et *L'Honneur de souffrir* (1924 et 1927), composés respectivement de cent soixante-quinze et de cent treize fragments. Les *Derniers vers* reprennent le partage des premiers volumes. Comme dans *Les Contemplations* ou *Les Fleurs du mal*, un ordre se dessine dans le premier groupe de recueils. Dans le diptyque, les fragments racontent par éclats une lente histoire d'amour et de mort.

Du *Cœur innombrable* aux *Forces éternelles*, l'organisation du matériau verbal témoigne d'une volonté de maîtrise, voire de démonstration. Le plan des volumes constitue un discours en quelque sorte surplombant, avec sa progression, ses articulations, ses effets d'annonce et de rappel. Loin de tourner au ressassement, la récurrence d'émotions privilégiées génère un récit secret, implicite, avec ses perspectives, ses itinéraires, ses pistes inabouties. Le phénomène est plus marqué encore dans le diptyque, où la femme qui aime et l'homme qu'elle aime, et qui meurt, sont les héros elliptiques d'une tragédie à deux. Dans les cinq premiers recueils, en revanche, l'héroïne est seule : les situations se succèdent comme autant d'explorations de la sensation, de l'affect ou de la mémoire. Nous croyons, par exemple, savoir ce qu'est l'été : celui de la comtesse de Noailles est multiple et se décline en plusieurs dizaines de poèmes. Il en va de même du matin, du paysage ou du jardin. Année après année, les poèmes qui leur sont dédiés se répondent et s'amplifient : le regard change, la langue risque de nouvelles images, l'expérience se nourrit du souvenir et le souvenir d'impressions imprévues. La composition ostensible des recueils se double ainsi d'une architecture par séries. Balisée, organisée en sections d'une ostensible unité, ou conçue, dans le diptyque, comme une histoire en mosaïque, l'œuvre d'Anna de Noailles garde un élan verbal que chaque poème réactive : l'enthousiasme est de chaque texte, et jamais la voix ne se lasse ni ne se casse.

Cette énergie du dire semble faire de la poétesse une inspirée, pythie de sa propre vie ; mais toute abondance a aussi sa technique. Que la parole rebondisse sur l'anaphore ou s'envole en hyperboles, le sublime et l'art oratoire se complètent admirablement. Chaque poème semble ainsi le fruit d'une intuition travaillée, d'une vision née et dessinée en pleine connaissance des codes et des effets de la rhétorique occidentale. Le lyrisme, l'élégie, le pathétique sont affaire d'émotions, mais aussi d'artifices.

Le poème se déploie comme les vagues avancent sur le sable. La première lecture est de fascination : le lecteur est emporté par la tirade de la prêtresse. Une voix revit, qui nous touche parce qu'elle chante ce que nous connaissions déjà : le ciel, les arbres, la clarté de l'aube ou du soir, et le vers nous rend un monde que nous avons fini par négliger. Par le verbe poétique, ce sont les « forces éternelles » de la vie qui font irruption. Mais loin d'être dilapidation, toute l'œuvre d'Anna de Noailles est un don.

De manière très significative, le second poème du *Cœur innombrable* s'intitule « L'offrande à la Nature⁸ ». Dans ce texte souvent cité, la poétesse accomplit un geste sacré, ancestral. Elle présente à la nature, dans la « corbeille » de son cœur, « du lierre et des rameaux penchants », végétaux prolifiques par lesquels elle espère conjurer la mort. Le lien est alors renoué avec les puissances

invisibles que nous appelons parfois les dieux – par exemple, les dieux grecs, très présents dans ce premier recueil marqué par une inspiration néo-antique. Le poème leur rend hommage, comme si l’offrande était, au début d’un long chemin, le don propitiatoire du voyageur : par ce lierre et ces rameaux, la jeune femme qui prend la plume demande la protection d’une nature à laquelle elle participe de tout son être. La modestie de l’offrande est inversement proportionnelle à sa nécessité visionnaire. C’est le geste qui importe, symbole d’un pacte par lequel la poétesse entre dans le miracle permanent des choses. Le poème – celui-ci et tous ceux qui suivront – est la trace de ce pacte initial.

Aux feuilles des branches succèdent dans *Les Éblouissements* celles des livres :

Mes livres je les fis pour vous, ô jeunes hommes,
Et j’ai laissé dedans,
Comme font les enfants qui mordent dans des pommes,
La marque de mes dents.
J’ai laissé mes deux mains sur la page étalées,
Et la tête en avant
J’ai pleuré, comme pleure au milieu de l’allée
Un orage crevant⁹.

Les larmes se mêlent à l’encre comme le corps imprime sa marque à même le texte. L’offrande du poème devient une érotique de l’écriture : le don, chez Anna de Noailles, est d’essence amoureuse. Dans *Le Cœur innombrable*, une jeune fille consacre à Pan une « tasse de bois, noire comme un pépin », en souvenir d’un baiser. Et de poursuivre : « Ne sachant où trouver l’autel du dieu cornu, / Je laisse mon offrande au creux de cette roche ». Comme cet humble objet, sculpté d’une « feuille du raisin / Avec son pli, ses nœuds, sa vrille et sa frisure¹⁰ », les livres disent l’attente de l’amour, un amour enivrant comme celui offert à l’amant anonyme qui hante chaque recueil. Le don est alors total, déchirant, sacrificiel : « Je conservais encor la pourpre de mon sang, / Ce soir je vous en fais l’offrande¹¹. » Et l’amante de s’exclamer : « Ô mon ami, prenez ce sang si gai, si beau, / Si fier, si rapide et si sage », car c’est par cette communion que les amants ne feront plus qu’un seul être et qu’ils vivront de l’énergie des éléments. Le lierre, le livre, le sang : le geste est le même, qui donne à la poésie d’Anna de Noailles une dimension rituelle. Offrir, s’offrir, permet d’entrer dans la vérité de l’autre, du verbe ou de la nature. Le don permet de transcender les apparences, il est l’expérience essentielle par laquelle on s’enrichit en se dépossédant.

Pan, cependant, se tait : emprunter les mots de l’homme rendrait les dieux trop humains. La poétesse se tourne donc vers des interlocuteurs de ce monde : elle aime commencer son poème par un effet d’adresse qui prélude à une évolution dramatique, jusqu’à l’appel, jusqu’au cri. Comment parler à la nuit, à la lune, aux vagues, à un jardin ou à un mort¹² ? Autant d’interlocuteurs muets – comme les dieux – à qui se confier, avec qui pleurer, vers qui s’épancher. Ainsi cette poésie, autobiographie diffractée, chronique du cœur et du corps, adresse-t-elle la parole à tout ce qui peut retenir la sensation, l’émotion, la méditation. Écrire, c’est écrire à quelqu’un, à la figure mythique, végétale, astronomique ou météorologique de l’Autre. Mais c’est aussi parler à son semblable.

« Mets les mains sur mon front où tout l’humain orage / Lutte comme un oiseau » : à qui s’adresse la « Plainte¹³ » du *Cœur innombrable* ? Le tutoiement est celui de l’intimité, il suscite un

être proche, un *alter ego* familier à qui le poème prête une connaissance supérieure : « Parle-moi de la mort, du songe qu'on y mène ». Que ce compagnon chimérique soit un composé de personnages véritables, sans doute, mais il est bien davantage : le héros d'une longue rêverie, un visage en métamorphose, un corps glorieux. « Ô mon ami, sois mon tombeau¹⁴ », lui demande l'amie qui, après quelques strophes, le vouvoie : « Mais je sais bien que vous mourrez. » La variation du pronom dans ce poème crée une distance imaginaire et donne à la relation l'élasticité du fantasme. « Embarquez-vous ce soir sur mes yeux de cristal », lance, en 1907, la poétesse de « La promesse¹⁵ ». Ce Tu, ce Vous voyageurs, n'est-ce pas au lecteur qu'ils sont destinés ? Pronoms de l'offrande et de la prière, pronoms de l'amour qui naît puis se reconnaît, Tu et Vous sont promesses d'avenir : s'ils furent le masque d'un être réel ou la trace d'un être fictif, ils sont aussi tournés vers nous, vers quiconque rend la vie au texte et en accepte la leçon : « Ne sois jamais heureux, de peur qu'il t'en souvienne », « Sois sage afin qu'un jour tu redeviennes ivre !... », lit-on dans *Les Forces éternelles*¹⁶. De tels apophtegmes à l'antique risquent une philosophie que l'ultime diptyque balaira avec panache.

Parler à l'autre, quel qu'il soit, c'est tenter de s'unir à lui, de le marquer pour mieux le posséder. Le jardin de l'enfance et de l'adolescence est, pour Anna de Noailles, le lieu premier de cette captation. Dès la célèbre « Empreinte » du *Cœur innombrable*, l'avidité de ressentir se mue en ivresse de possession :

Je m'appuierai si bien et si fort à la vie,
D'une si rude étreinte et d'un tel serrement
Qu'avant que la douceur du jour me soit ravie
Elle s'échauffera de mon enlacement¹⁷.

Cet « enlacement » ne pourrait-il être celui des mots ? Dans un mouvement passionnel, vampirique, la poésie s'empare du monde. « Éblouissement », dans le recueil éponyme¹⁸, mettra en scène la jeune femme absorbant de tout son être les fleurs, les plantes, les insectes avant de recevoir l'allégeance de la nature : « Et je sentais, venant par tous les blancs chemins, / Le soir apprivoisé se coucher dans mes mains... »

Les trois premiers recueils répètent à satiété l'accord avec le jardin originel, l'identification de l'enfant à tout ce qui pousse dans le verger, dans les massifs, sur les arbres, jusqu'à cette désarmante confiance : « Mon cœur, indifférent et doux, aura la pente / Du feuillage flexible et plat des haricots¹⁹. » Désir d'emprise et désir d'osmose alternent au gré des textes, voire au sein d'un même texte, jusqu'au rêve d'une fusion panthéiste abolissant toute différence entre humain et végétal :

Être dans la nature ainsi qu'un arbre humain,
Étendre ses désirs comme un profond feuillage,
Et sentir, par la nuit paisible ou par l'orage,
La sève universelle affluer dans ses mains²⁰.

Tels sont les « éblouissements » : non des évanouissements, mais des épanouissements. Être ébloui, c'est admirer, ne faire plus qu'un avec la force et la beauté des choses, vivre l'instant avec

d'autant plus d'intensité que les contingences s'effacent et que la vie, enfin, devient partage.

La nature est le recours : elle dissout angoisses et chagrins, régénère l'être anémié par le doute, repousse la peur de la mort. Avec un lyrisme d'autant plus convaincu qu'il vient de l'enfance, la comtesse, visitant « Le vallon de Lamartine²¹ », s'extasie sur tout ce qui bouge, bruit et brille. Nous entrons avec elle, comme la petite fille d'antan, dans le microcosme de l'herbe. Anna de Noailles possède au plus haut degré la mémoire sensorielle des lieux : elle a humé, goûté la terre, elle se l'est appropriée. Aussi avoue-t-elle, dans le bien nommé « Commencements²² » : « Je suis comme le temps, ma vie est faite avec / La matière du monde » – un monde qu'elle aborde avec une sensibilité suraiguë.

Lorsque paraît *L'Ombre des jours* en 1902, l'heure est au futurisme, qui chante la beauté de la machine. Apollinaire s'en souviendra en 1913, dans *Alcools*. Même si elle paraît peu portée à exalter la modernité, Anna de Noailles aime évoquer le fracas du train dans le silence du paysage. « Il siffle, quel appel, vers quelle heureuse Asie ! » s'exclame-t-elle dans « Les voyages²³ ». La machine est ici un avatar des « vaisseaux » de « L'invitation au voyage²⁴ », ou du « steamer » de « Brise marine²⁵ ». Le train qui traverse un « Jour d'été²⁶ » file « avec son cri de joie et ses sanglots pressés ». Promesse de lointain, il est aussi promesse de bonheur. Dans « Trains en été²⁷ », la poétesse est subjuguée par « le cri montant et dur des trains qui passent ». La vie tranquille, aux anodines délices, en est toute ravagée : le « grand cri de désir des trains vers la campagne », qui laisse pressentir une « inimaginable et bienfaisante extase », introduit, dans cette poésie vouée à la nature, un incoercible éros ferroviaire²⁸.

Du jaillissement végétal à l'irruption de la machine, les cinq premiers recueils semblent un poème de l'énergie. Inspiration, souffle sacré, vision, l'enthousiasme prend toutes les formes : la poétesse est portée par un irrépressible élan qui la précipite vers l'autre, dieu, amour, paysage, jusqu'à dépasser les limites de son être individuel pour communier avec l'univers. Le point culminant de ce mouvement d'extériorisation est atteint lors d'une saison qu'Anna de Noailles explore texte après texte, car c'est au sacre de l'été que son œuvre nous convie : « Tout mon cœur vapoureux d'entre mes bras s'envole », lit-on dans « Jour d'été »²⁹. L'été est vierge : les mots le peuplent ; l'été est plaisir : les mots l'entretiennent ; l'été est le participe passé du verbe *être* : les mots le perpétuent.

Dans le premier recueil, le temps ne passe pas encore : il n'est que celui des saisons, dont le retour est celui de joies élémentaires. La morsure de l'amour ni les venins de la mélancolie n'ont encore troublé le bonheur d'être au monde. Mais dès l'« Attendrissement », les jeunes années s'éloignent :

Maison où j'ai passé tous les plus tendres mois
De mon aventureuse et frissonnante vie,
Mon rêve vous bâtit dans mon âme ravie,
Et voici qu'aujourd'hui je vous habite en moi³⁰.

Le poème revisite alors dans une euphorie mémorielle de sensations ce qui fut un éden : « Ô porte du jardin qui grince sur ses gonds / Et s'écarte en chassant des graviers autour d'elle... » Il n'y manque que la clochette qui annonce l'arrivée de M. Swann³¹. Mais le souvenir soudain

s'évanouit : « Rien n'est changé là-bas, mais j'ai changé moi-même. » Le drame des jardins est qu'il faille les quitter, et désormais les écrire³². Au regard aigu de l'enfant succède une vision en vitrail, ciselée et stylisée, qui fait d'eux des « paradis³³ ». « Gais ou maussades », les jardins sublimés du texte ne seront plus ceux de la petite fille. La terre, prodigue en émerveillements, est celle désormais où reposera la femme³⁴.

Le jardin s'éloigne ; le monde s'ouvre. Le recueil *Les Éblouissements* tient en partie du carnet de voyages, réel ou rêvé³⁵ : il commémore telle ville ou tel pays, ou, pour reprendre le titre d'une section dans *Les Vivants et les Morts*, les « climats » avidement vécus par la voyageuse. Comme un peintre promenant sa palette à travers l'Europe et l'Orient, Anna de Noailles esquisse une scène, une atmosphère en Espagne, à Venise ou à Constantinople. La haute aristocratie à laquelle elle appartient est internationale, mais ce milieu privilégié a ses tourments, et la comtesse emporte dans ses malles son éréthisme : la lumière, la chaleur, les couleurs la touchent au vif, le désir la guette, la tristesse rôde. À Venise, c'est « l'île des Folles » qui la retient³⁶ : elle leur parle, elle est l'une d'elles, et le voyage lui révèle l'« effroyable épouvante où nous sommes de vivre ». Les évocations de lieux ou d'atmosphères révèlent une part secrète de ténèbres. « Je n'ai plus le pouvoir de mes grands désespoirs », avoue-t-elle dans « La nuit flotte³⁷... ». Le jardin apportait la paix régulière du quotidien ; le voyage est un impitoyable révélateur. Partie découvrir le monde, la poétesse, passé le tumulte de l'exotisme, trouve les larmes.

L'âge venant, le regard se tourne vers l'énigme de la douleur. Pourquoi souffrir, si le monde est si beau ? Le mal, en réalité, est ancien. Qu'on relise, au seuil du *Cœur innombrable*, « Il fera longtemps clair ce soir », et l'on y entendra le Corbeau d'Edgar Poe³⁸ proférer *mezza voce* : « Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir³⁹... » « Que tout me fut divin ! » lit-on dans « Délire d'un soir d'été⁴⁰ » avant d'éprouver la réversibilité de toute euphorie. Car l'hyperbole a son reflux, l'hymne prend la couleur du thrène et la prière au soleil est déni de l'« immense abîme ». L'été, saison bénie, saison de toutes les richesses, est aussi le moment des plus grands désespoirs⁴¹, comme dans « Désespoir en été⁴² », qui dresse le constat clinique d'une volonté exacerbée de ressentir, jusqu'à cet aveu : « Je n'ai fait résonner que mes nerfs sur ma lyre ». Ces « nerfs », à une époque où naissent les sciences de la psyché, font de l'écriture poétique une crise.

L'œuvre d'Anna de Noailles ne saurait donc se réduire à une contemplation exaltée des choses : s'y mêle un sentiment de plus en plus poignant de l'impermanence, une insatisfaction latente, une obsession du bonheur impossible, une conscience du néant à venir. « Nous sommes un instant des vivants sur la terre⁴³ », écrit-elle. C'est précisément la fonction du poème que de garder trace de cet instant, comme si tout recueil ne pouvait être qu'éphémérides.

Le présent est unique, bientôt en fuite, mais sauvé par la plume du mouvement perpétuel des choses. L'écriture poétique d'Anna de Noailles explore les nuances du temps, les différences infimes existant entre des moments qui pourraient passer pour l'éternel retour d'un même phénomène. « Midi », dans *L'Ombre des jours*⁴⁴, n'est pas le « Midi paisible » des *Éblouissements*⁴⁵, ni l'étrange « Midi » des *Forces éternelles*⁴⁶. De même, les « Chants dans la nuit » ne se confondent pas avec le « Nocturne⁴⁷ ». Le poète est un guetteur : il isole dans le flux du vivre l'explosante fixe qui fera le poème. En un point précis de la terre, au moment exact où la plume se pose sur le papier, le temps devient rythme, la strophe saisit le vif, et la langue retient la nuit. Un texte des *Forces éternelles* ne nous rappelle-t-il pas que « Toute heure signifie⁴⁸... » ?

Le poème devient ainsi un repère privé, mais il est aussi le vecteur de commémorations plus officielles auxquelles la comtesse Mathieu de Noailles, personnage public, reste attachée. Elle visite par exemple la maison des Charmettes, où Rousseau connut le bonheur auprès de Mme de Warens, mais aussi, sur les traces de Stendhal et de Nerval, Grenoble et le Valois ; elle explore Versailles, Saint-Cloud ou la Malmaison, puis, aussitôt, elle met les lieux en vers. Elle fait, de même, entrer l'histoire dans l'alexandrin. La première partie des *Forces éternelles* est consacrée à la Première Guerre mondiale : Anna de Noailles fabrique alors une poésie patriotique dont on lira quelques illustrations⁴⁹. Un vol d'abeilles ou le son du canon : tout est chez elle poésie de circonstance, mais quelles que soient les contingences que l'alchimie du verbe s'emploie à sublimer, toutes ont la beauté tragique de l'impermanence. L'amour lui-même s'évanouit.

Une bergère attend, au matin, un jeune pâtre ; ils s'unissent. « J'ai vécu pour cela, qui est déjà fini⁵⁰ ! » soupire-t-elle. Des faunes poursuivent des nymphes, des bergères languissent dans l'attente d'un baiser. « Amour⁵¹ », dans *Exactitudes*, est d'une crudité inattendue, mais, comme on peut le lire dans « Continuité⁵² » : « Les véritables morts sont les cœurs sans audace. » Par l'inflexion de plus en plus affective de ses recueils, Anna de Noailles se dirige vers un chef-d'œuvre, paru en pleine éruption surréaliste⁵³ : *Poème de l'amour*, avant la bouleversante élégie de *L'Honneur de souffrir*. Après le plaisir, le cadavre. Éros, depuis la nuit des temps, mène la ronde humaine, si folle, si endiablée qu'elle nous fait oublier où elle conduit :

— Mais soudain l'horizon s'emplit d'un vaste espoir.
Tout semble s'empresser, s'enhardir, s'émouvoir :
Il va venir enfin vers l'âme inassouvie
L'Éros aux bras ouverts qui dit : « Je suis la vie ! »
Qui dit : « Je suis le sens des instants et des mois,
Touchez-moi, goûtez-moi, mes sœurs, respirez-moi !
Je suis le bord, la fin et le milieu du monde,
Une eau limpide court dans ma bouche profonde,
L'énigme universelle est clarté dans mes yeux,
Je suis le goût brûlant du sang délicieux,
Tout afflue à mon cœur, tout passe par mon crible,
Je suis le ciel certain, l'espace intelligible,
L'orgueil chantant et nu, l'absence de remords
Et le danseur divin qui conduit à la mort⁵⁴... »

Dans ce monologue où la poétesse se souvient du « Satyre » de *La Légende des siècles*, Éros est l'énergie qui fait aimer, qui fait vivre, qui fait écrire, et qui mène à la mort, en un double mouvement symbolisé par un « danseur divin » qui pourrait être aussi bien Dionysos que Shiva Natarâja, connu en Occident dès le début du XX^e siècle grâce aux bronzes de la période Cola. Figure aussi fascinante qu'ambiguë, Éros est le dieu joueur et impérieux que la poétesse, de plus en plus faible et malade, bientôt cloîtrée dans son appartement, ne quittant plus sa chambre, son lit, s'emploie à vénérer. Il pousse les amants à consommer de « forcenés plaisirs » avec un « pur et saint abaissement »⁵⁵.

Sous le masque de la métaphore, une femme, au début du XX^e siècle, risque une parole sexuelle.

« Caresse, ô mon amour, ton chaud bijou d'Asie... », demande l'amante à son partenaire dans « Le chapelet d'ambre⁵⁶ ». Chloé, après avoir décrit les jeux du frelon et de la fleur⁵⁷ avec la précision d'une entomologie libidinale, demande à Daphnis en lui lançant le regard qu'on imagine : « Ô mon amour, peux-tu comprendre / Ce que c'est que la profondeur ? » Sous l'empire d'Éros, les femmes deviennent d'« ardentes prêtresses », des « bêtes divines », des « furies ». Mais le masque antique tombe, et la seule danse reste la danse macabre.

La vie d'Anna de Noailles semble bénie par le sort. Sur les photographies, elle pose, comme on faisait alors, l'œil dense, la pommette haute. Recueil après recueil, elle crée et affirme son monde, ce qui est la marque des plus grands. Comme Rachmaninov parachève la symphonie romantique, elle marche sur les traces de Musset, Lamartine, Hugo, Baudelaire. Elle souffle sur les braises des *Fleurs du mal* sans la préciosité décadente d'un Montesquiou. Les lecteurs ne s'y trompent pas, qui font de ses états d'âme des succès de librairie. « Pourquoi est-on si triste encor / Quand le destin est favorable, / Et pourquoi cette inéluctable / Inclination vers la mort... », se demande-t-elle cependant dès son premier recueil⁵⁸ ? Le refus de la mort a pour contrepartie une dangereuse attirance, qui ira croissant au fil du temps. La poésie d'Anna de Noailles, si flamboyante et floribonde, est l'une des plus désespérées qui soient.

Dans *L'Ombre des jours*, la tonalité élégiaque du premier recueil prend des résonances dramatiques : l'amour est malheureux, et la poétesse aspire à « la bonne folie / De l'éternel repos des morts⁵⁹ ». Dans la dernière partie des *Éblouissements*, intitulée « La douleur et la mort », elle va, dans un des plus beaux poèmes du recueil, jusqu'à risquer un aveu :

Jeunesse, ô ma chère jeunesse,
Mon sang, ma respiration,
Ma véhémence, ma paresse,
Ô mon unique passion,

Jeunesse, tempête, cantate,
Calme, sommeil, délassément,
Toi par qui le cœur se dilate
Jusqu'à l'évanouissement,

Ne permets pas que je dépasse
Les jours que tes doigts m'ont comptés,
Mais jetant mon corps dans l'espace
Quand finiront mes beaux étés,

Fais que mes âmes orageuses
Qu'exalte le désir sans fin,
Soient mille cigognes neigeuses
S'étirant sur l'azur divin⁶⁰...

Le désir de mourir jeune, fantasme romantique s'il en est, s'affirme encore davantage dans « Désespoir⁶¹ », où la poétesse se demande si elle aura jamais « la force du paisible et divin

suicide⁶² ». On pourrait ainsi multiplier les exemples de méditations morbides, d'obsessions macabres ou d'accès médiumniques tournant au dialogue des morts. Larmes, chagrins, douleurs enténébrent peu à peu jardins et paysages. « Hier fut accablant, mais demain sera pis⁶³ », écrit celle qui ne croyait pas à la rédemption par la souffrance, et moins encore en quelque au-delà que ce soit. C'est aux « Tombeaux » qu'est consacrée la dernière partie des *Vivants*. La terre finit tout, mais le « Nocturne » des *Éblouissements*⁶⁴ ose un autoportrait de la poétesse en cadavre et conte ses amours sous la terre, tandis que l'amante d'« Il n'est pas un instant⁶⁵... » rêve de poursuivre sous la surface du sol, quand on l'aura enterrée avec celui qu'elle aime, « l'emmêlement de [leurs] genoux ». Le mythe tristanien suffoque peu à peu toute autre inspiration : les deux derniers recueils s'annoncent.

Dans *Poème de l'amour*, une femme parle des couleurs changeantes de son amour, « harassant désir », « doux martyr », « baume » et morsure à la fois. Le *Poème* esquisse une douleur, un espoir, une angoisse. La femme se souvient, mais elle imagine aussi. Le bel indifférent à qui elle s'adresse ne répond rien : « Tu n'avais pas ma soif, tu n'avais pas ma faim⁶⁶ », lui reproche-t-elle avec un orgueil amer. L'amour est violent, mais il est la vie même. Chaque fragment est une étape sur une nouvelle carte de Tendre qui conduirait de l'aveu à l'esclavage. La femme qui parle constate avec lucidité sa sujétion à un homme qui se joue de ce qu'il faut bien appeler son fanatisme amoureux. Il y a un roman latent dans *Poème de l'amour*, que son auteur dédie, diaboliquement, à l'amitié.

En miroir du *Poème de l'amour*, *L'Honneur de souffrir* est un tombeau : l'ami, l'amant, est mort ; une femme parle de sa solitude, de son impossible deuil et du rien qui suit la passion. Chaque fragment de cette parole déchire comme un éclat de verre. Avec une sorte de double vue obsessionnelle, la narratrice tente de recomposer la mosaïque d'une histoire d'amour. Dans son journal de chagrin, la veine funèbre des précédents recueils se distille avec une densité, une concision d'un implacable classicisme. *L'Honneur de souffrir* est la quête d'un stoïcisme à l'écart de tout dolorisme ou de tout sentiment d'élection. « De la douleur rien ne console », mais on peut l'apprivoiser. Celle qui souffre bannit tout remède : elle affronte, mot après mot, l'humaine inhumanité de sa solitude. L'amant, en mourant, l'a trahie. Elle-même, est-elle encore vivante ? Ni de ce monde, ni de l'autre, elle ose le pentasyllabe :

L'esprit sombre et froid,
Je hais moi sans toi.

L'Honneur de souffrir porte en épigraphe une citation de l'*Antigone* de Sophocle. Antigone, l'enterrée vivante.

Dans la courte introduction qu'elle donne à ses *Poèmes d'enfance*, en 1928, Anna de Noailles voit dans la poésie, « raison incluse dans la musique », une « indication du rêve que les harmonies de l'univers ne proposent qu'à l'instinct, et que le verbe confie à l'intelligence⁶⁷ ». On ne saurait mieux définir le double élan qui caractérise son œuvre. Accueillir le monde fut la grande passion de sa vie : par la sensation, l'émotion, par les mille impressions que le vers transfigure. Le monde renouvelé que nous propose Anna de Noailles nous éblouit, et nous le redécouvrons avec elle : tel est le pouvoir de la « pensée chantante⁶⁸ ». Mais l'intelligence des choses n'est pas seulement béatitude, abandon à l'ineffable ; elle passe par une parole construite, élaborée dans les règles de l'art. Anna de Noailles, petite-fille de Baudelaire, sait qu'un poème se compose.

Pénétrons dans l'atelier de la poétesse : on ne s'étonnera pas que la grande majorité des poèmes

de ses cinq premiers recueils soit en alexandrins. À partir des *Forces éternelles*, l'octosyllabe occupe une place de plus en plus grande, et l'emporte enfin dans le diptyque : plus ductile, il convenait mieux sans doute à la saisie d'états complexes ou ambigus. Les vers impairs sont très rares et servent le plus souvent de condiments aux vers pairs. La comtesse de Noailles épouse avec un naturel parfait les subtilités de la prosodie, fût-ce au prix de quelques licences. Rimes plates, croisées ou embrassées peuvent parfois se mêler au cours du texte, mais, en règle générale, la forme est stricte. Son maître reste Victor Hugo, et, pour la prose, Chateaubriand. Si l'innovation est la marque de son époque, elle reste délibérément classique, voire un peu anachronique. Son élection à l'Académie royale de Belgique, en 1920, ne fait pas de sa poésie une poésie académique, mais a paradoxalement contribué à l'isoler en lui donnant une aura officielle, qu'elle ne dédaignait pas. Née dans un monde de traditions, l'amie de Proust aime la belle langue française, qui est celle de son milieu, de ses lectures et surtout de son plaisir.

Cette langue, on la retrouvera dans les trois romans qu'Anna de Noailles écrit en moins de trois années : *La Nouvelle Espérance* paraît en avril 1903, *Le Visage émerveillé* en juin 1904 et *La Domination* en juin 1905, trois fictions où la poétesse continue à se mettre en scène à travers ses personnages. Pourquoi passer du poème à la prose ? D'abord, pour se travestir : il est des vérités, des aveux, que le caractère des héros et les nécessités de l'intrigue permettent de formuler tout en leur donnant la distance de la fiction. La prose est aussi un défi : le lyrisme amoureux, l'hymne à la nature, mais aussi l'énergie élégiaque du désespoir s'épanouissent depuis des siècles dans les vers. Le roman demande plus de sobriété : il laisse entendre plus qu'il n'exprime. Enfin, une fiction a plus d'audience qu'un recueil de poèmes, et le succès compte beaucoup pour la comtesse, qui, à la même période, vit une grande passion impossible pour Barrès, auteur de deux trilogies romanesques⁶⁹.

Les deux premiers romans d'Anna de Noailles mettent en scène des femmes que l'amour même ne saurait combler, et le troisième un homme qui, l'ayant cherché toute sa vie, le trouve trop tard, et en meurt. La poétesse a mis beaucoup d'elle-même dans ces fictions, en particulier dans *La Nouvelle Espérance*, qui, comme tout premier roman, recèle une part autobiographique : on y souffre plus qu'on y sourit, et si l'intrigue se situe dans un monde où la fortune, la beauté, la culture et le raffinement font des personnages des privilégiés, elle s'achève en tragédie. *Le Visage émerveillé*, au charme naïf, paraîtra plus vertueux : il ne l'est que spécieusement. Journal intime d'une religieuse qui raconte ses nuits avec un jeune peintre, le roman est d'une ambiguïté qui laisse le lecteur perplexe. *La Domination*, enfin, met en scène un écrivain célèbre, Antoine Arnault, qui a de nombreux traits communs avec Barrès. Domination de l'esprit, domination amoureuse, le héros croit avoir tous pouvoirs sur les femmes et sur sa vie, mais le destin inversera les rôles. Études de mœurs, mais aussi dissections psychologiques, les romans d'Anna de Noailles sont des épures auxquelles quelques morceaux de bravoure apportent le lest d'une prose délicatement ouvragée.

Cette écriture racée, on la retrouvera dans *Les Innocentes ou la Sagesse des femmes* et dans *Exactitudes*, où la frontière entre fiction et poème en prose est souvent indiscernable. Ébauches de récits et textes de circonstance se succèdent dans ces volumes où la limpidité du phrasé ramène à Fénelon, à Rousseau, à Chateaubriand et à Proust, déjà cités, et laisse pressentir, quelques décennies plus tard, les volutes d'un Julien Gracq. Le style de Mme de Noailles est une leçon de qualité.

Toute anthologie poétique prend le risque de réduire à quelques morceaux choisis un processus créateur infiniment divers et complexe. Si l'on ajoute à l'œuvre en vers les fictions et méditations en prose, la sélection confine au sacrifice : pour un texte cité, combien auraient dû l'être ? Anna de Noailles, on l'a vu, a le verbe fécond ; cette abondance n'est pas répétition, mais variations. Semblable à Monet devant la cathédrale de Rouen ou à Cézanne devant la montagne Sainte-Victoire, elle expérimente l'adjectif ou l'adverbe comme le peintre le geste ou la nuance. Elle ébauche, exploite, explore un sujet au sein du même volume ou d'un volume à l'autre. La gageure de l'anthologie est de donner à lire ce mouvement perpétuel des signes, mais aussi d'isoler – car il faut choisir – certaines pépites. Il est des poèmes où se concentre le génie de la comtesse, où la musique des mots atteint un degré nécessaire de pureté ; il est des poèmes qui s'imposent. L'anthologie est l'art du renoncement, mais aussi de l'évidence. Au terme du parcours restent cent quatre-vingt-dix-sept poèmes sur les neuf cent quarante-cinq textes distincts que comprennent les neuf volumes de vers publiés par la comtesse de Noailles. L'ordre interne des recueils et la chronologie des œuvres ont été respectés. Les extraits des trois romans figurent donc entre *L'Ombre des jours* et *Les Éblouissements*, mais une fois passé le dénouement de *La Domination*, on plongera à nouveau dans le vers, avant de découvrir en fin de volume les envoûtantes proses poétiques des *Innocentes* et des *Exactitudes*.

Deux textes autobiographiques manquent à l'appel : *De la rive d'Europe à la rive d'Asie* (1913), dont l'essentiel est repris dans *Les Innocentes* et *Exactitudes*, et surtout *Le Livre de ma vie*, dernier écrit où la mort mit le point final. Outre qu'il a été récemment réédité, il est de ces paroles testamentaires dont on ne saurait découper le fin tissu sans sacrilège. Manque aussi la correspondance, ainsi que de nombreux textes parus dans divers journaux.

Les poèmes et extraits présentés dans ce volume ont été collationnés sur les éditions originales, dont on a corrigé quelques très rares coquilles. Sans sacrifier à une arithmétique déplacée, on a tenté de conserver les proportions de chaque volume. Il est temps de redécouvrir Anna de Noailles, non seulement parce qu'elle ne mérite pas l'injustice de l'oubli, mais aussi parce qu'il n'est pas interdit de penser que le goût du vers, de la strophe et de la rime ne s'est pas perdu dans les sables des écritures contemporaines. La poésie, en se « libérant » au XX^e siècle, n'a pas coupé la tête de l'alexandrin.

Un choix de textes, quelles que soient les justifications dont on l'accompagne, ne peut être qu'un reflet. Quelques extraits de la *Tétralogie* peuvent donner à entendre Wagner, mais ils ne remplaceront jamais le continuum de l'œuvre. Cette anthologie n'a pas d'autre but que de donner à aimer l'âme et l'art d'Anna de Noailles. Lecteur, lectrice, vous qu'elle appelait il y a plus d'un siècle, vous dont elle ne doutait pas, vous qui fûtes son espoir de vivre après son corps et de perpétuer l'enchantement du monde, voici le temps du poème éternel.

François RAVIEZ

[1](#) Anna de Noailles, « Les terres chaudes », *Les Éblouissements*, Paris, Calmann-Lévy, 1907, p. 52.

[2](#) Ralouka francisa son prénom en « Rachel ».

[3](#) *Le Livre de ma vie* (1932), Paris, Bartillat, 2008, p. 32.

[4](#) Proust était un ami d’Emmanuel et d’Antoine Bibesco, fils de la princesse Hélène Bibesco, tante d’Anna. Voir à ce sujet Roxana M. Verona, *Parcours francophones : Anna de Noailles et sa famille culturelle*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 122-123.

[5](#) *Journal*, 2 septembre 1909, Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 1985, p. 180.

[6](#) *Correspondance intime*, 12 juillet 1913, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2012, p. 92.

[7](#) Cité par François Broche, *Anna de Noailles. Un mystère en pleine lumière*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 343.

[8](#) [Voir p. 49.](#)

[9](#) « Offrande » ([voir p. 187](#)).

[10](#) « Offrande à Pan » ([voir p. 57](#)).

[11](#) « Je vous avais donné... » ([voir p. 213](#)).

[12](#) [Voir p. 251](#) « L’abîme » dans *Les Vivants et les Morts*, Paris, Fayard, 1913.

[13](#) [Voir p. 62.](#)

[14](#) [Voir p. 225.](#)

[15](#) [Voir p. 170](#). Imaginons un instant ce vers signé André Breton ou Paul Éluard. Ou celui-ci : « Le matin marche avec ses souliers de bambou » (« L’enivrement », *Les Éblouissements*, éd. citée, p. 48).

[16](#) « Sagesse » ([voir p. 283-284](#)).

[17](#) [Voir p. 50.](#)

[18](#) [Voir p. 147-149.](#)

[19](#) « Le verger », *Le Cœur innombrable*, Paris, Calmann-Lévy, 1901, p. 17.

[20](#) « La vie profonde » ([voir p. 56](#)).

[21](#) [Voir p. 173.](#)

[22](#) [Voir p. 152.](#)

[23](#) *L’Ombre des jours*, Paris, Calmann-Lévy, 1902, p. 45.

[24](#) « Vois sur ces canaux / Dormir ces vaisseaux / Dont l’humeur est vagabonde » (Baudelaire, *Les Fleurs du mal*).

[25](#) « Je partirai! Steamer balançant ta mâture, / Lève l’ancre pour une exotique nature! » (Mallarmé, *Poésies*).

[26](#) *Les Éblouissements*, éd. citée, p. 45.

[27](#) [Voir p. 171.](#)

[28](#) Dans « Tumulte dans l’aurore » ([voir p. 168-170](#)), le train devient Satan « ayant pris la forme du Désir ».

[29](#) *Les Éblouissements*, éd. citée, p. 44.

[30](#) *L’Ombre des jours*, éd. citée, p. 23.

[31](#) Non pas « le grelot profus et criard qui arrosait, qui étourdissait au passage de son bruit ferrugineux, intarissable et glacé, toute personne de la maison qui le déclenchait en entrant “sans sonner”, mais le double tintement timide, ovale et doré de la clochette pour les étrangers » (Proust, *À la recherche du temps perdu, Du côté de chez Swann*).

[32](#) « La petite ville d’Évian, en Savoie, au bord du lac Léman, est pour moi le lieu de tous les souvenirs. C’est là que j’ai, dans mon enfance, tout possédé, et, dans l’adolescence, tout espéré », écrit la comtesse de Noailles dans *Exactitudes*, « Ce que j’appellerais le ciel... » (Paris, Grasset, 1930, p. 147), avant d’évoquer une visite au couvent des Clarisses où elle entendait la messe le dimanche matin, et qu’elle retrouve désert, abandonné après la loi de 1905. On trouvera un extrait de cette visite p. 385-387.

[33](#) [Voir p. 172.](#)

[34](#) N’avait-elle pas souhaité dès ses premiers vers « mourir pour être encor plus proche de la terre » (« La mort fervente », *Le Cœur innombrable*; [voir p. 53](#))? On peut ainsi souligner l’ambiguïté fondamentale d’une œuvre dans laquelle l’horreur de la mort va de pair avec une indéniable fascination, comme on le verra plus loin.

[35](#) Voir par exemple « Les eaux de Damas » (*Les Éblouissements*, éd. citée, p. 41) ou « Constantinople » (*ibid.*, p. 33), où la poétesse revit et recrée les impressions éprouvées à dix ans lors de son unique séjour à Constantinople.

[36 Voir p. 228.](#)

[37 Voir p. 232.](#)

[38](#) « Le corbeau », *Histoires, essais et poèmes*, Paris, Le Livre de Poche, « La Pochothèque », 2006, p. 1817.

[39 Voir p. 54.](#)

[40 Voir p. 191.](#)

[41](#) Quand elle évoque le « chagrin mortel de la nuit d'été » dans *Les Yeux bleus cheveux noirs* (Paris, Éditions de Minuit, 1986, p. 20), Marguerite Duras se souvient-elle d'Anna de Noailles et du « deuil / qui, dans les nuits d'été, secrètement [l']oppresse » (*Les Vivants et les Morts*, « Les nuits de Baden », p. 250)? Quand elle intitule un de ses romans *Dix heures et demie du soir en été*, se souvient-elle qu'il est « six heures du soir en été » dans le « Calme soir » des *Forces éternelles* (Paris, Fayard, 1920)? Enfin, quand elle écrit *La Pluie d'été*, se souvient-elle de « Pluie en été » (voir [p. 70-71](#))?

[42 Voir p. 195.](#)

[43](#) « Le retour au lac Léman », *Les Vivants et les Morts*, éd. citée, p. 204.

[44](#) Éd. citée, p. 31.

[45](#) Éd. citée, p. 28.

[46 Voir p. 273.](#)

[47](#) Voir [p. 67](#) et [p. 197](#).

[48 Voir p. 289.](#)

[49](#) Voir [p. 257-259](#) : « Aux soldats de 1917 », « La jeunesse des morts », « Lamentation », « Le jeune mort » et « Entre les tombeaux et les astres ».

[50](#) « T'aimer. Et quand le jour timide... » ([voir p. 215](#)).

[51 Voir p. 378.](#)

[52 Voir p. 299.](#)

[53](#) Le volume est de 1924. *Nadja* et *L'Amour fou*, de Breton, sont respectivement parus en 1928 et 1937.

[54](#) « Éros », *Les Éblouissements*, éd. citée, p. 30.

[55](#) « Ces pudeurs de l'esprit », *Les Forces éternelles*, éd. citée, p. 360.

[56 Voir p. 285.](#)

[57](#) « Chant de Chloé », *Les Forces éternelles*, éd. citée, p. 310.

[58](#) « La tristesse dans le parc », *Le Cœur innombrable*, éd. citée, p. 154.

[59](#) « Vous que jamais rien ne délie... » ([voir p. 83](#)).

[60](#) « Incendie de l'été », quatre dernières strophes, *Les Éblouissements*, éd. citée, p. 259-260.

[61](#) *Les Éblouissements*, éd. citée, p. 323.

[62](#) Voir également p. 98 le dénouement de *La Nouvelle Espérance*, Paris, Calmann-Lévy, 1903.

[63](#) « Une fière habitude », *Les Forces éternelles*, éd. citée, p. 269.

[64 Voir p. 197.](#)

[65 Voir p. 294.](#)

[66](#) *Poème de l'amour*, Paris, Fayard, 1924, p. 47.

[67](#) *Derniers vers et poèmes d'enfance*, Paris, Grasset, 1934, p. 159.

[68](#) L'art du poète consiste à établir « ce divin climat de poésie qui transfigure l'atmosphère et l'emplit de bénédictions, – qui tient les humains en arrêt devant le miracle de la pensée chantante, comme on voit frémir, stupéfaite, dans le printemps d'Asie, quand jaillissent les jeunes iris, l'antilope aux yeux bleus » (« La peur d'être inutile », *Les Innocentes ou la Sagesse des femmes*, Paris, Fayard, 1923, p. 103).

[69](#) *Le Culte du moi : Sous l'œil des barbares* (1888), *Un homme libre* (1889), *Le Jardin de Bérénice* (1891), puis *Le Roman de l'énergie nationale : Les Déracinés* (1897), *L'Appel au soldat* (1900), *Leurs figures* (1902).

BIBLIOGRAPHIE

Les textes de ce volume ont été empruntés aux œuvres suivantes :

Le Cœur innombrable, Paris, Calmann-Lévy, 1901.

L'Ombre des jours, Paris, Calmann-Lévy, 1902.

La Nouvelle Espérance, Paris, Calmann-Lévy, 1903.

Le Visage émerveillé, Paris, Calmann-Lévy, 1904 ; Monaco, Éditions du Rocher, 2004.

La Domination, Paris, Calmann-Lévy, 1905.

Les Éblouissements, Paris, Calmann-Lévy, 1907.

Les Vivants et les Morts, Paris, Fayard, 1913.

Les Forces éternelles, Paris, Fayard, 1920.

Les Innocentes ou la Sagesse des femmes, Paris, Fayard, 1923 ; Buchet-Chastel, 2009.

Poème de l'amour, Paris, Fayard, 1924.

L'Honneur de souffrir, Paris, Grasset, 1927.

Exactitudes, Paris, Grasset, 1930.

Derniers vers et poèmes d'enfance, Paris, Grasset, 1934.

Autres œuvres :

De la rive d'Europe à la rive d'Asie, Paris, Dorbon aîné, 1913 [textes repris pour la plupart dans *Les Innocentes* et *Exactitudes*].

Discours à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, Paris, La Renaissance du Livre, 1922.

Passions et vanités, Paris, Crès, 1926 ; L'Harmattan, 2005 [chroniques parues dans *Vogue* de février à décembre 1926].

Le Livre de ma vie, Paris, Hachette, 1932 ; Bartillat, 2008.

Correspondance :

– Avec Maurice Barrès (1901-1923), éd. C. Mignot-Ogliastri, Paris, L'Inventaire, 1994.

– Avec Jean Cocteau (1911-1931), éd. C. Mignot-Ogliastri, *Cahiers Jean Cocteau*, n° 3 et n° 11, Paris, Gallimard, 1972 et 1989.

– Avec André Gide (1902-1928), éd. C. Mignot-Ogliastri, Centre d'études gidiennes, université de Lyon-II, 1986.

Marcel Proust, *Lettres à la comtesse de Noailles* (1901-1919), Paris, Plon, 1931. Voir aussi la *Correspondance* de Marcel Proust établie par Ph. Kolb, Paris, Plon, 1970-1993, vingt et un volumes.

L'œuvre et la personne d'Anna de Noailles :

ALLARD, Marie-Lise, *Anna de Noailles : entre prose et poésie*, thèse de doctorat en Langues et Littératures française et comparées, soutenue en 2010 à l'université de Franche-Comté.

BARGENDA, Angela, *La Poésie d'Anna de Noailles*, Paris, L'Harmattan, 1995.

BROCHE, François, *Anna de Noailles. Un mystère en pleine lumière*, Paris, Robert Laffont, 1989.

COCTEAU, Jean, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Paris, Perrin, 1963.

DU BOS, Charles, *La Comtesse de Noailles et le climat du génie*, Paris, La Table Ronde, 1949.

FERLIN, Patricia, *Femmes d'encrier*, Paris, Bartillat, 1995.

HIGONNET-DUGUA, Élisabeth, *Anna de Noailles : cœur innombrable*, Paris, Éditions Michel de Maule, 1989.

LARNAC, Jean, *Comtesse de Noailles, sa vie, son œuvre*, Paris, Sagittaire, 1931.

LA ROCHEFOUCAULD, Edmée de, *Anna de Noailles*, Paris, Mercure de France, 1976.

MIGNOT-OGLIASTRI, Claude, *Anna de Noailles : une amie de la princesse Edmond de Polignac*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

PERRY, Catherine, *Persephone Unbound. Dionysian Aesthetics in the Works of Anna de Noailles*, Lewisburg, Bucknell University Press, 2003.

VERONA, Roxana M., *Parcours francophones : Anna de Noailles et sa famille culturelle*, Paris, Honoré Champion, 2011.

On consultera également l'*Œuvre poétique complète* d'Anna de Noailles, édition présentée et annotée par Thanh-Vân Ton-That, Paris, Éditions du Sandre, 2013, trois volumes.

Sites web :

– www.annadenoailles.org

– comtessedenoailles.blogspot.fr

LE CŒUR INNOMBRABLE

Le Cœur innombrable (1901) est le premier recueil d'une jeune femme de vingt-cinq ans qui écrit depuis son enfance. La Revue de Paris en a publié sept en 1898, neuf en 1899, suscitant d'emblée l'admiration de Proust et de Robert de Montesquiou¹. La poétesse, lors de soirées, aimait à réciter ses textes. Sa diction, qui tenait à la fois du chant et de la mélodie, avait tout de l'incantation².

Si Le Cœur innombrable laisse deviner de nombreuses réminiscences, c'est qu'il s'irrigue de toute la poésie antérieure, en particulier de celle du XIX^e siècle, mais sans jamais décalquer ni démarquer ses sources. « La cité natale » s'inspire ainsi sans en faire mystère du sonnet « Heureux qui, comme Ulysse... » des Regrets de Du Bellay. « Les parfums » semblent exhalés du « Flacon » des Fleurs du mal. « Les rêves » ont des accents verlainiens. « Les animaux » rappellent Francis Jammes. Cette innutrition est une forme de fraternité. Ce ne sont pas Hugo, ni Baudelaire, ni Moréas que nous croyons reconnaître, mais un héritage lyrique, avec ses usages rhétoriques ou prosodiques, et déjà une science du vers qui donne, dès la première lecture, le sentiment que, chez Anna de Noailles, le poème va de soi.

Le Cœur innombrable commence par un hommage : « Aux paysages de l'Île-de-France, ardents et limpides, je dédie ce livre, pour qu'ils le protègent de leurs ombrages ». « Ardents et limpides », ces deux mots caractérisent les cinquante-neuf textes de ce recueil, répartis en six sections irrégulières, qui vont de deux à vingt-huit poèmes. Aucune partie n'a de titre, mais chacune orchestre un thème : la nature d'abord, puis les amours néo-antiques, la vie intérieure, la tristesse, la douleur enfin, avant l'appel à vivre de la dernière section. Ce Cœur raconte une histoire : de la sensation au sentiment, du sentiment à une perception métaphysique du monde, un être naît à lui-même et chante ses plaisirs et ses peines ; son cœur est innombrablement séduit par ce que la vie lui présente. La saveur d'une saison ou d'un baiser, le souvenir d'un rêve ou d'une mélancolie, le vers les saisit et les cultive. On découvrira ici dix-sept poèmes de ce volume signé « Comtesse M. de Noailles » : élégiaques, hellénisants ou « naturalistes », c'est-à-dire chantant le multiple élan vital de la création³, ils sont représentatifs d'une palette qui essaie, avec enthousiasme, toutes les nuances.

Le Cœur innombrable paraît en mai 1901. C'est un succès. Fêtée, encensée, épuisée d'éloges et tenue pour un « génie », la jeune comtesse en assumera désormais le personnage.

¹ Dandy et poète lui-même, auteur du *Chef des odeurs suaves* (1893), des *Hortensias bleus* (1896) et des *Paons* (1901).

² On en trouve deux témoignages sur le site de l'INA, ainsi que sur Gallica. Anna de Noailles y lit « Offrande » des

Éblouissements ([voir p. 187](#)) et « J'écris pour que le jour où je ne serai plus » de *L'Ombre des jours* ([voir p. 81](#)). Les enregistrements (12 avril 1921) sont de médiocre qualité, mais la voix est là.

[3](#) Fondé en 1897 par Saint-Georges de Bouhéliér, le mouvement « naturiste » est une réaction aux excès du symbolisme finissant : il chante le réel, la beauté de la vie et la participation sensorielle de l'homme à l'univers.

L'offrande à la Nature

Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
La lumière des jours et la douceur des choses,
L'eau luisante et la terre où la vie a germé.

La forêt, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains,
Je me suis appuyée à la beauté du monde
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.

J'ai porté vos soleils ainsi qu'une couronne
Sur mon front plein d'orgueil et de simplicité,
Mes jeux ont égalé les travaux de l'automne
Et j'ai pleuré d'amour aux bras de vos étés.

Je suis venue à vous sans peur et sans prudence,
Vous donnant ma raison pour le bien et le mal,
Ayant pour toute joie et toute connaissance
Votre âme impétueuse aux ruses d'animal.

Comme une fleur ouverte où logent des abeilles,
Ma vie a répandu des parfums et des chants,
Et mon cœur matineux est comme une corbeille
Qui vous offre du lierre et des rameaux penchants.

Soumise ainsi que l'onde où l'arbre se reflète,
J'ai connu les désirs qui brûlent dans vos soirs
Et qui font naître au cœur des hommes et des bêtes
La belle impatience et le divin vouloir.

Je vous tiens toute vive entre mes bras, Nature.
Ah ! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour,
Et que j'aie au pays sans vent et sans verdure
Que ne visitent pas la lumière et l'amour...

L'empreinte

- [read online Grace Hopper and the Invention of the Information Age](#)
- [read online Way of the Peaceful Warrior: A Book That Changes Lives](#)
- [read online Blood Relation](#)
- [click **The Saint Versus Scotland Yard \(Simon Templar 'The Saint', Book 8\)**](#)

- <http://xn--d1aboelcb1f.xn--p1ai/lib/The-Dutch-Shoe-Mystery--Ellery-Queen--Book-3-.pdf>
- <http://jaythebody.com/freebooks/Way-of-the-Peaceful-Warrior--A-Book-That-Changes-Lives.pdf>
- <http://cavalldecartro.highlandagency.es/library/Empower--Violet-Eden-Chapters--Book-5-.pdf>
- <http://damianfoster.com/books/Signals-and-Systems--2nd-Edition---Prentice-Hall-Signal-Processing-Series-.pdf>